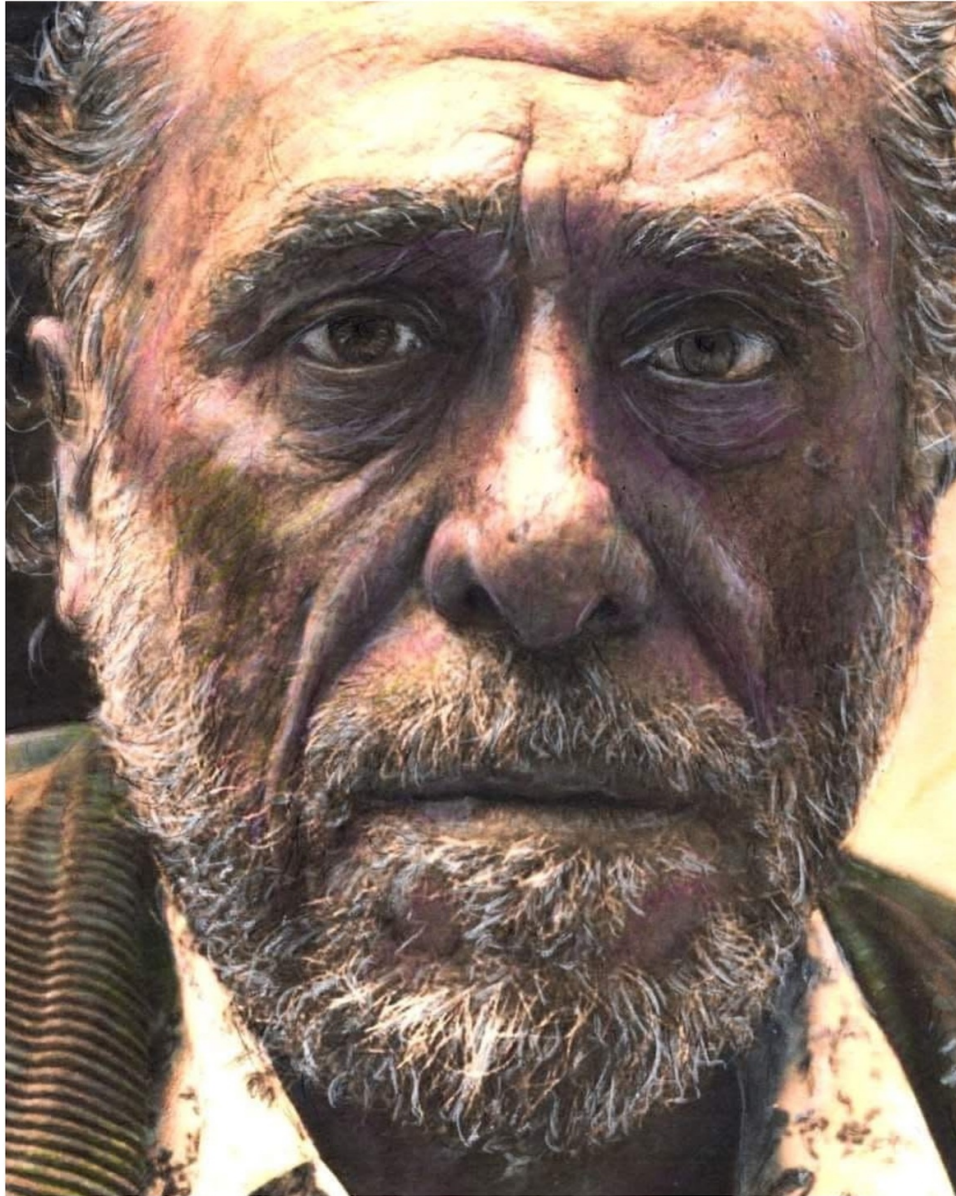


Find what you love and
let it kill you



Julie Dratwiak

DANS L'OMBRE DE BUKOWSKI :
POÉTIQUE D'UNE GRÂCE CABOSSÉE

Julie Dratwiak

Find what you love and let it kill you

Dans l'ombre de Bukowski : poétique d'une grâce cabossée

© Julie Dratwiak, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8504-6

Couverture : Bernard Deson

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous les cabossés

Lettre à Bukowski, depuis le bord du lit

Tu n'as jamais été mon type, Bukowski.

Et pourtant je t'ai lu comme on traverse un champ de ruines, lentement, en silence, les mains dans les poches, le cœur à découvert. Tu n'étais ni beau, ni rassurant, ni brillant au sens où l'on se plaît à étiqueter les figures charismatiques d'une époque. Tu étais autre chose. Plus brut, plus dénué, plus essentiel.

Tu aurais dû me faire fuir et pourtant je suis restée. Non par fascination morbide mais par fidélité à ce quelque chose de rare, presque sacré, que je reconnaissais sans le nommer : une voix sans apprêt, un cri sans pose.

Je suis restée parce que tu avais cette manière unique de marcher dans la boue en regardant les étoiles, même si tu prétendais ne rien voir, ne rien croire, t'en foutre. Ce n'était pas vrai. Rien de tout cela n'était vrai, ou du moins pas tout à fait. Tu t'en foutais comme un homme qui a trop espéré.

Tu écrivais comme un survivant.

Et c'est cela, précisément, qui m'a bouleversée.

Tu ne cherchais pas à plaire, tu ne cherchais rien et c'est peut-être pour cela que tout te tombait dessus. L'ivresse, le sexe, les insultes, la poésie. Tu prenais tout comme ça venait, en laissant toujours une porte entrouverte pour ce que la plupart ne veulent plus voir : la défaite. Pas la grande, la spectaculaire, non, mais celle qui se joue à l'intérieur, chaque jour, quand on se lève avec le goût du vide dans la bouche.

Tu ne faisais pas le malin.

Tu ne faisais pas semblant d'avoir compris.

Et tu refusais de te tenir du côté des maîtres.

Ce que tu faisais, c'était plus simple et plus difficile à la fois : tu regardais le

monde, les hommes, les femmes, les chiens, les cendriers pleins, les bouteilles vides et tu les laissais te traverser sans te protéger. Tu te moquais de tout sauf de ça : l'intensité brute, l'émotion sans vernis, la saloperie du réel quand on cesse de vouloir le domestiquer.

Il y avait, dans ta manière de parler des femmes, quelque chose d'indécent et de désarmé à la fois. Tu les appelais « chattes », « culs », « embrouilles » mais on devinait, derrière les mots crus, une soif d'être aimé qui ne savait pas où se poser. Une immense fatigue, une détresse qui se déguisait en brutalité. Tu ne savais pas aimer autrement. Tu faisais ce que tu pouvais, avec ce que la vie t'avait laissé entre les mains : pas grand-chose.

Je t'ai lu sans admiration mais avec une tendresse qui ne m'a jamais quittée. Comme on aime un frère mal dégrossi, un amant impossible, un compagnon de galère avec qui on n'a plus besoin de faire semblant.

Tu étais ce genre de présence : inconfortable mais vraie.

Et c'est rare. Inestimable, même.

Ce que j'écris aujourd'hui, ce n'est ni une analyse ni une apologie. C'est une manière de t'approcher autrement.

De te frôler avec mes mots à moi.

Des mots peut-être plus lents, plus chastes, plus habités aussi.

Ce livre que j'ouvre ici ne sera pas une biographie.

Ce sera un oratorio pour un homme vivant à contre-temps.

Un récit de veille, de proximité fragile, d'amitié posthume.

Je viendrai m'asseoir près de toi dans la pénombre des phrases.

Pas pour t'expliquer.

Pas pour te juger.

Mais pour dire pourquoi tu comptes.

Et comment, dans cette époque assoiffée de pureté, de bonnes intentions, de récits lissés, ton impureté crue me redonne foi en la littérature et peut-être, par ricochet, en l'humanité.

Je t'écris parce que j'ai moi aussi aimé de travers.

Parce que j'ai moi aussi saigné dans le silence.

Parce que je sais ce que c'est que de tout perdre sans même avoir eu.

Tu n'étais pas un modèle, Bukowski.

Tu étais un repère.

Un point d'ancrage pour les âmes informes.

Et je t'en remercie.

À toi,

depuis ce bord de lit où j'écris, nue d'orgueil et pleine de toi.

Julie

I - Le corps et la grâce

On croit que la grâce fuit le corps.

On croit qu'elle se tient loin des fluides, des trous, des douleurs, des souffles rauques.

On croit qu'elle ne descend pas jusqu'aux lits défaits, aux matins nauséeux, aux corps trop usés pour être aimés autrement que par défaut.

Et pourtant.

Chez Bukowski, la grâce est précisément là.

Pas dans l'élévation, dans l'effondrement.

Pas dans la beauté, dans le grotesque.

Pas dans l'extase, dans l'excès.

Le corps chez lui n'est pas un temple, mais une cage. Une machine à survivre. Un terrain d'affrontement entre la fatigue d'exister et la brutalité du désir. Il est malade, lourd, poisseux, mais jamais anodin.

C'est un corps réel. Un corps d'homme. Un corps qui ne ment pas.

Bukowski n'a pas eu le privilège des métaphores célestes. Il ne parle pas de l'âme en lévitation. Il parle de bites molles, de ventres ballonnés, de cuisses ouvertes, de sueur, de foutre et de vomi. Et pourtant, dans cette manière sans détours de nommer les choses, on perçoit parfois un tremblement sacré. Une pudeur retournée comme un gant. Une manière de dire l'indicible avec les mots les plus crus, les plus drus, les plus charnels.

Il ne cherche pas à choquer. Il n'a pas le temps pour ça. Il écrit ce qu'il vit, sans détour. Il écrit ce que son corps traverse, encaisse, réclame, rejette. Et ce corps-là, cabossé, ingrat, vieillissant, devient une scène où quelque chose de plus grand que lui se joue.